

L'ENFER

de Claude Chabrol

avec Emmanuel Béart, François Cluzet, Marc Lavoine....

Jeu 10 mars à 21h

Dim 13 mars à 19h

Court métrage : Garden Party de Théophile Dufresne, Florian Babikian, Gabriel Grapperon

Chabrol adapte un projet maudit de Clouzot

Alors qu'il piétine sur l'écriture du scénario de *Rien ne va plus !* (1997), le cinéaste Claude Chabrol se voit proposer par Marin Karmitz un script d'Henri-Georges Clouzot intitulé *L'enfer*. En réalité, il ne s'agit non pas d'une œuvre inédite, mais bien du scénario du film éponyme dont le tournage a été interrompu en 1964. Commencé depuis quelques jours avec Romy Schneider et Serge Reggiani dans les rôles principaux, le long-métrage a d'abord subi un contre-temps à cause d'une maladie de Reggiani. Mais le coup de grâce est intervenu avec la crise cardiaque de Clouzot. Le projet maudit n'a donc jamais pu voir le jour.

A l'époque où Claude Chabrol accepte de reprendre le script, il décide de se baser sur une première version du scénario qui instaurait une progression dans la folie du personnage principal. C'est donc ce glissement progressif vers la jalousie, puis la violence domestique que le cinéaste tente de retranscrire à l'écran, avec une vraie force de conviction.

Il faut dire que le réalisateur s'appuie sur un duo d'acteurs absolument formidable. Emmanuelle Béart est parfaite en jolie femme débordant de sensualité, mais surtout victime d'un mari en perte de repères. Elle dégage une sexualité latente qui ne demande qu'à s'exprimer, au point de troubler le spectateur. Face à elle, François Cluzet révèle une incroyable capacité à interpréter les personnages borderline (ce qui deviendra ensuite sa marque de fabrique). (...) Toutefois, il ne faut pas négliger l'importance des seconds rôles dont un Marc Lavoine et les vieux habitués comme Jean-Pierre Cassel, Mario David et Dora Doll. Tous contribuent à faire de ce long-métrage un plaisir immédiat.

Mais bien évidemment, le sel du film vient de cette capacité de Chabrol à créer le malaise à partir de petits dérapages successifs. Peu à peu, le spectateur est amené à douter des images qui lui sont montrées, puisque la narration est entièrement

07 81 71 47 37

contact@embobine.com

www.embobine.com

focalisée sur le point de vue du mari jaloux. Dès lors, s'instaure un jeu subtil où le long-métrage de fiction nous contraint à suivre un personnage « qui se fait des films ». Incapable de s'en tenir à la réalité crue, le protagoniste (Paul, comme souvent chez Chabrol) bascule régulièrement dans une autofiction qui nourrit sa propre folie. Persuadé que sa femme est une catin qui s'envoie en l'air avec la terre entière, Paul bascule progressivement dans la folie sanguinaire.

D'ailleurs, la fin du film ne permet pas vraiment de trancher sur les événements se déroulant à l'écran : est-on face à un crime passionnel sordide ou simplement dans un fantasme homicide non accompli ? On ne le saura jamais puisque nous avons basculé en même temps que le personnage du côté obscur de la folie. Il est d'ailleurs intéressant de constater que Chabrol s'est fait plaisir au niveau de la réalisation de ces séquences fantasmagiques en reprenant des procédés d'Hitchcock, mais aussi de certains maîtres du bis italien. La photographie devient plus contrastée, les plans plus biscornus, avec caméra penchée et surtout cadrages irréguliers créant le malaise.

Cette magnifique spirale meurtrière, parfaitement maîtrisée, a permis de confirmer le regain de créativité du cinéaste après une mauvaise passe à la fin des années 80.
Virgil Dumez- cinedweller.com

La jalousie pour seule compagnie de Leticia Weber Jarek

À peine *L'Enfer* commence-t-il que le temps se dissout déjà d'un plan à l'autre. Entre coupes franches et fonds noirs, la première scène de la rencontre entre Paul Prieur (François Cluzet) et Nelly (Emmanuelle Béart) ouvre aussitôt sur celle de leur mariage, qui à son tour se mêle brusquement aux séquences de la naissance et des premiers pas de leur enfant. Dans la souplesse des travellings et des panoramiques, Chabrol donne une leçon de série B : sa maîtrise des ellipses permet de raconter l'histoire d'un jaloux paranoïaque, impuissant face à l'opacité de sa femme, au point de se perdre dans les dédales du temps. Qu'il soit tendu ou suspendu, le temps ne s'écoulera pour lui jamais normalement. Ces séquences initiales, prises au vol, dénoncent son regard malade.(...) Mais le vertige du jaloux n'est pas que temporel : Paul voit trop ou peu, jamais frontalement. Jouant au colin-maillard avec sa femme, il est complètement immergé par l'aspérité étouffée des sons, d'avions ou de conversations suspectes, qui sollicitent la périphérie de son regard. En témoignent notamment les séquences filmées en bifocale, le flou des gros plans rendant compte de ce hiatus perceptif, dû notamment à un regard brouillé et à une écoute trop sensible. Après la deuxième dispute nocturne des mariés, la séquence de leur petit-déjeuner essaie de cerner cette *désorientation aux aguets* à travers des champs-contrechamps discontinus, des plans tantôt flous, tantôt nets. (...) Lorsque Huppert demande au réalisateur si ce point de vue objectif ne se rapprocherait plutôt de celui d'un médecin, d'un juge ou d'un flic, Chabrol répond en riant : « *Pas du juge, en tout cas, sûrement pas. Plutôt celui d'un médecin qui serait très fort pour le diagnostic, et nul en thérapeutique...* » kritikat.com-28/09/21.

Prochaines séances :

Film (Dim 00/00 11h — Lun 00/00 14h — Mar 00/00 20h00)